

SOLITUDE... JE T'AIME



Marie Brunet

Solitude...  
je t'aime

*Récit*

Éditions Persée

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2017

Pour tout contact :  
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence  
[www.editions-persée.fr](http://www.editions-persée.fr)

## AVANT-PROPOS

Il m'apparaît que, quel qu'en soit le révélateur, le sentiment de profonde solitude ne vient pas en un jour.

Il a ses prémices, ses signes annonciateurs auxquels on prête plus ou moins attention. Si on ne s'en défend pas à temps, il conquiert insidieusement notre univers, sans concession, et finit par s'y installer de façon indélogeable.

Pourquoi est-on seul ? Quelles circonstances, quelles barrières, quels refus nous y ont conduit ?

J'ai ici, volontairement, écarté la solitude qu'engendrent ou alourdissent la maladie, la grande pauvreté, le handicap et toutes formes de discrimination. Encore que, même là, les exemples ne manquent pas attestant qu'avec détermination, la repousser demeure possible. Je fais également abstraction de ces solitudes choisies,

mystiques, intellectuelles ou artistiques souvent glorifiées, pour relater des situations de solitude ordinaires auxquelles j'ai, comme beaucoup, été confrontée, refusant d'y voir une malédiction ou une fatalité.

Des situations que mieux vaut s'efforcer de vivre plutôt que de les subir, autant que possible affranchi de la subjectivité qui s'y rattache, à l'affût de ces riens qui font les petits bonheurs, et se préserver ainsi de la désertification du cœur, de l'isolement mauvais pour tendre vers la sérénité d'une solitude créative.

## INTRODUCTION

**A**u tout commencement, tu m'as bercée de sanglots. Ceux du déni secouant les entrailles de ma mère où je forçais la vie ; les miens refoulés quand je naquis, les yeux secs et grands ouverts sur l'abandon, en toi déjà enracinée<sup>1</sup>.

Tu t'es secrètement attachée au fil de ma vie. Je te repoussais, tant bien que mal, en des circonstances où tu n'avais pas lieu d'être, préférant tout à toi jusqu'à l'inadmissible.

Un jour, il m'apparut que nous vieillirions ensemble. Cette pensée m'effraya. Force ou faiblesse, je n'eus d'autre issue que de t'apprivoiser. À la longue et son sans mal, je suis parvenue à faire de toi une compagne

---

1 – *L'Amour adopté.*

amadouée qui ne me laisse jamais seule, sans que ma liberté s'en trouve pour autant confisquée.

Cependant, notre alliance est fragile. Il arrive que tu reprennes épisodiquement le dessus par le biais d'une aliénante subjectivité prompte à idéaliser ce qui fut et n'est plus, à me faire regretter jusqu'au mal temps. Tu fonds, alors, sans crier gare, sur ma condition de femme seule au beau milieu de l'animation et du bruit comme au cœur du silence désertique. Tu te révèles apte à faire germer en moi de vieilles graines d'amertume ; tu ouvres un gouffre vertigineux où bascule brièvement mon esprit échappé. Quelques secondes de néant qui me glacent la moelle, m'enfourmillent le cerveau et les extrémités, expriment l'air de mes poumons passifs, suspendent mes battements cardiaques ; des secondes vides de toute substance, avant que je ne me ressaisisse et parvienne à me convaincre que tu es moins un état de fait qu'une attitude de l'âme.



*« Le trésor caché au fond des solitudes  
c'est la mesure simultanée d'une insignifiance  
et d'une grandeur. »*

Samiuel



## HIER

Un ouragan déferla sur la Bretagne en ce temps que j'étais résignée.

La soirée s'étirait sans que la nuit s'installât franchement. Il régnait dans la véranda une atmosphère tropicale qu'accentuait la présence du ficus, d'un caoutchouc géant, d'un yucca et du philodendron serpentant. Le chien, perturbé par le souffle insolite d'un vent du sud, n'y trouvait pas sa place. Il tournait en rond, les oreilles basses et la queue effacée, pressentant sans doute ce que n'annonçait pas le ciel limpide. La semi-clarté révélait le jardin malmené. Je n'y reconnaissais pas les ploiements d'ouest en est auxquels les soumettaient généralement les tempêtes de mer. Ces bourrasques-là, sèches et chaudes, le tourmentaient et le froissaient anormalement. Je dus me faire violence pour aller me coucher. Rex demeura en éveil.

Dans mon sommeil peu profond, me parvinrent des craquements alarmants, puis une sorte de puissant rugissement me jeta hors du lit, convaincue qu'un avion en perdition était sur le point de percuter la maison. Je descendis quatre à quatre l'escalier dans l'intention de sortir au plus vite. Je mesurai ma stupidité et pris conscience de la réalité du danger quand le bruit s'intensifia, poussant devant lui une multitude d'ovnis. Je discernai, cependant, de jeunes arbres déracinés, de grosses branches brisées soulevées comme fétus de paille. Des morceaux de plastique et des chiffons s'accrochaient à la végétation. Je vis passer le salon en rotin, et la coque retournée du dériveur en hivernage effectua trois culbutes avant de s'immobiliser contre un pilier de l'auvent. Suivirent un tréteau, une échelle, un parasol. La trajectoire unique de tous ces objets longeait les grandes baies et je frémissais à la pensée qu'un caprice du vent lui fit prendre les vitres de plein fouet. L'une d'elles subissait déjà le balayage incessant du rosier grim pant désamarré que ne retenait que son pied profondément ancré. L'oscillation à laquelle il se livrait s'accompagnait de violents grincements contre le verre qu'il rayait à la façon d'un essuie-glace usé. L'électricité et le téléphone coupés, je n'avais d'autre solution que de contempler le désastre, prostrée dans un renforcement de la pièce, m'attendant à chaque instant à ce que la toiture se soulevât ou qu'implosât

la maison. Il ne tomba pas une goutte de pluie et, tout aussi brutalement qu'il était venu, l'ouragan se retira. Il laissa derrière lui un calme total et oppressant. Je m'effondrai en larmes sur le canapé, ma peur faisant place à un profond désarroi. Rex m'y rejoignit, sa truffe posée sur mes cuisses, son bon regard rivé au mien. Alors s'imposa une insupportable évidence : J'ÉTAIS SEULE quand je n'aurais pas dû l'être.

Le jour se leva malgré tout et je me décidai à sortir. La partie du jardin située juste devant la maison semblait avoir subi un ratissage en règle dont le butin extravagant accumulé à l'extrême pointe du terrain contre un rempart boisé naturel gisait partiellement dans le ruisseau. Mon cœur se serra à la vue de mes deux chênes favoris dessouchés à vif, étendus côte à côte, leurs racines incroyables implorant le ciel, les ramures enlacées comme elles l'étaient demeurées depuis le jour de leur naissance géminée sur le talus. Tristan et Iseut... Adieu symbole.

Le téléphone rétabli, l'homme censé partager mon existence vint aux nouvelles. L'ouragan n'avait qu'effleuré la côte nord où il se trouvait en compagnie. Pas de quoi troubler sa nuit.

— On n'a pratiquement rien eu ici. Et toi ça va ? Pas trop de dégâts ?

— Si, murmurai-je, irréversibles.

Bien que je sentisse, à cette époque, s'amenuiser les forces vives qui guidaient mes pas et mes actes sur le seul chemin de vie qui me semblait répondre à mes aspirations, c'est à mon corps défendant que l'idée de m'en détourner m'effleura à cet instant. Mes grands enfants dispersés, je connus encore quelques années entêtées, bâtisseuses de moments heureux à défaut de bonheur, jusqu'à ce qu'au bord de l'anéantissement ma volonté s'inversât. J'y puisai l'énergie de rompre. Je quittai tout et la mer, tournée vers l'est sans autre secours que l'espérance de renaître à l'amour. La solitude me précéda en exil afin de mieux y surprendre mon second souffle.

## LES VACANCES SCOLAIRES

Je ne me les rappelais pas si longues et si répétitives. La raison en est que, depuis mon exil, en ces multiples occasions les maisons s'emplissent hors la mienne. Mon abdication a dérangé l'ordre établi et la distance est un alibi majeur.

Aux vacances donc, mon regard s'embue d'embrasser inlassablement la montagne. Que la neige descende des cimes jusqu'au clocher du village, sur les scintillements de Noël ou les pistes damées de février. Qu'elle dévête en se retirant les alpages, qu'elle retombe en mai sur le printemps sans méfiance, sur les cerisiers sauvages, les lilas et les pommiers en fleurs, sur les crocus imprudents; que crissent mes peaux de phoque dans les empreintes d'un chevreuil; que mûrissent les foins; que tintent, là-haut, les sonnailles estivales et sifflent les marmottes dans un pierrier; que mes crampons